Document généré le 13 août 2025 01:11

Inter
Art actuel

Reçu au lieu

Numéro 131, hiver 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/89902ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2019). Compte rendu de [Reçu au lieu]. *Inter*, (131), 104–105.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2019

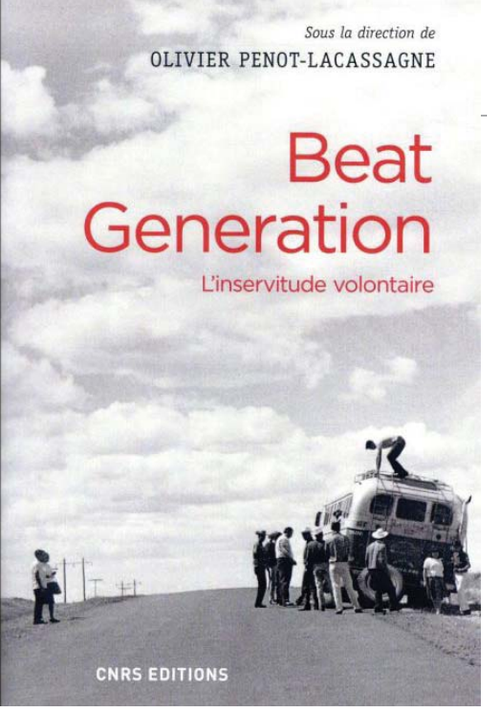
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Beat Generation **:** *l'inservitude volontaire*
Olivier Penot-Lacassagne (dir.)

Qu'est-ce qu'être *beat* ? Exténué et exacerbé. Avec une lucidité que rend possible l'effondrement. Seraient *beat* aujourd'hui ceux qui « disent ce qu'ils ressentent vraiment », selon une formule d'Allen Ginsberg. Cette exigence du sensible reste révolutionnaire : elle est au fondement de la Beat comme mouvement biologique et écologique ; elle a une portée politique que ne peuvent étouffer les idéologismes. Ils sont nombreux à réitérer cet aspect écologique (d'abord Kerouac, plus récemment Michael McLure), ce qui rend le mouvement singulièrement pertinent aujourd'hui.

Cet ouvrage, *Beat Generation : l'inservitude volontaire*, dirigé par Olivier Penot-Lacassagne, qui contribue à de nombreuses entrées, est remarquablement bien construit, alternant les études lumineuses et fouillées (issues d'un colloque et d'une exposition en 2016 au Centre Pompidou) et les témoignages de William Burroughs, d'Henri Chopin, de Bernard Heidsieck, d'Ann Waldman, de Diane di Prima…

Il y a des récits de rencontre (Kenneth White et Gary Snyder), des entretiens (avec Jean-Jacques Lebel, Gérard-Georges Lemaire, Christian Prigent) et des documents particulièrement représentatifs : le lecteur fera des découvertes.

Bien sûr, les géants de la Beat sont là : Burroughs, Ginsberg, Kerouac ; mais s'y trouvent aussi des figures secondaires bien qu'incontournables : Brion Gysin, Bruce Conner, Claude Pélieu, Mary Beach, Daniel Mauroc, Diane di Prima, Michael McLure, Gregory Corso, LeRoi Jones…

Aux études pour faire comprendre les origines politiques et culturelles de la Beat dans les années cinquante, l'histoire de l'Olympia Press (Frédéric Robert, Thibault Saillant), s'ajoutent celles pour faire comprendre la réception française du phénomène littéraire (Olivier Penot-Lacassagne, Véronique Lane) avec des dérives philosophiques (Tanguy Harma sur l'existentialisme) ou encore ses résonnances européennes (Julien Blaine sur les avant-gardes de l'époque).

La contribution des voix féminines est fortement soulignée, que justice leur soit rendue : Diane di Prima, Ruth Weiss, Joanne Kyger, Anne Waldman, Janine Pommy Vega, Joyce Johnson, Hettie Jones…

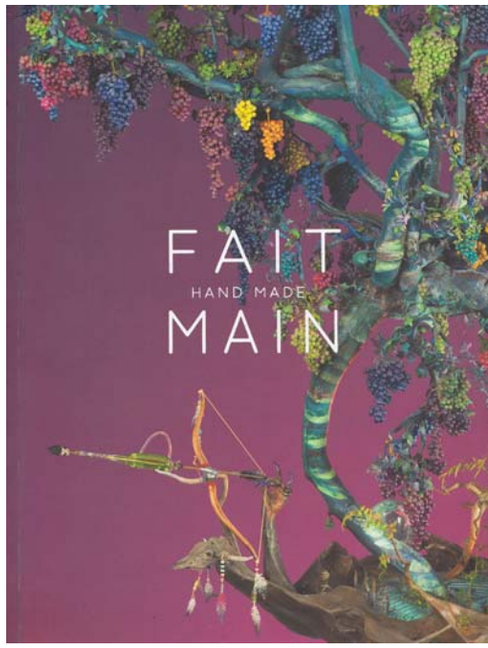
Les formes de la poésie se prolongent dans les arts visuels, la musique, la performance. Les liens avec la culture rock (David Bowie, Kurt Cobain…) sont explorés, il s'agit de l'héritage vivant de la Beat dans Bob Dylan, Patti Smith, Genesis P-Orridge, William Gibson…

Ainsi, par rapport à ce dernier, auquel nous devons le terme *cyberespace*, le *beat* nous rappelle qu'il y a le vide sous les réseaux du langage et les usages de la société. Le *cut-up* de Burroughs, la conscience modifiée de Leary, les clignotements de Gysin, ne sont pas des jeux de permutation, mais des techniques de scission d'une réalité qui n'est que la coagulation de significations figées par le pouvoir. C'est une exploration de la réalité aussi importante que la scission de l'atome, selon Genesis P-Orridge ; la permission d'une irruption de l'expérience, mais aussi celle de la création de nouveaux réseaux, personnels et expérimentaux.

Le colloque de 2016 donnait une large place au cinéma et à la musique. Cet ouvrage ne manque pas d'aborder le rôle joué par les psychotropes (Hugo Daniel). Il redonne notamment sa place à Claude Pélieu et Philip Lamanthia, mais il a surtout le mérite de recentrer la perspective autour de la poésie orale et de multiplier les points de vue, dans une actualisation qui nous invite à lire autrement ce titre. Qu'est-ce qu'être *beat* ? C'est générer, fertiliser et infiltrer sans cesse.

Michaël La Chance

CNRS Éditions
15, rue Malebranche
75005 Paris
France
www.cnrseditions.fr
ISBN 9782271095176



Fait main / Hand Made
Bernard Lamarche, Musée national des beaux-arts du Québec

Pour qui s'intéresse aux rapports entre art et artisanat, aux savoir-faire dans l'art contemporain, l'essai publié dans le catalogue accompagnant l'exposition *Fait main / Hand Made*, présentée au Musée national des beaux-arts du Québec au printemps-été 2018, trace l'éventail des enjeux que ces questions posent et en montre toute l'actualité. Bernard Lamarche, conservateur de l'art actuel au Musée, signe le texte qui réfléchit sur la dématérialisation de l'art et la perte de métier que l'on attribue souvent à tort aux artistes depuis Marcel Duchamp, comme en témoigne les œuvres fourmillantes de motifs et de matières des quelque 38 artistes québécois et canadiens, regroupés dans l'exposition collective.

L'auteur rappelle la dévalorisation historique de l'artisanat et des arts populaires face aux beaux-arts, soulignant, à la suite des historiens de la culture (Laurence D. Levine, T. J. Jackson Lears ou Michael Kammen), que « la distinction entre "élite" et "populaire" est une construction sociale active ».

En ce sens, les artistes qui puisent dans les techniques artisanales font des œuvres plus critiques qu'il n'y paraît au premier abord. Les pièces réunies dans l'exposition témoignent des techniques que revisitent notamment le tissage, le tricot et la céramique. On pense à Carl Bouchard et à Paryse Martin. Si les artistes qui utilisent ces techniques le font avec une certaine désinvolture, il y a, en effet, dans cette reconnaissance et cette appropriation des techniques artisanales, une façon de critiquer les conceptions dominantes de l'art, comme le fait par exemple le travail de Jean-Marc Mathieu-Lajoie avec ses casse-tête puisés à même la culture populaire, jouant sur les limites entre « art » et « non-art ».

Sur le travail manuel et la dimension morale qui y est attachée, Bernard Lamarche se réfère au psychanalyste britannique Darian Leader (*Les mains : ce que nous faisons d'elles et pourquoi*, Albin Michel). Il le cite : « Dans le train, le bus, au café ou chez eux, voici ce que les gens font aujourd'hui : ils papotent, tapotent, cliquent et naviguent, font glisser leur index et défiler le menu. » Garder ses mains occupées, pour Leader, c'est un atavisme du XVIII[e] siècle : « [T]enir les mains occupées revient à éloigner le danger, les péchés – notamment la luxure, la paresse et l'oisiveté. » Si aujourd'hui cela n'a plus la même portée morale, de manière générale ou encore psychanalytique, comme le souligne Bernard Lamarche, garder ses mains occupées au travail, « c'est donc s'empêcher de remettre les mains à la bouche, se retenir de régresser à un stade inférieur ». Cet intérêt pour le travail manuel serait donc plus inconscient qu'il n'y paraît…

Parmi les réflexions les plus intéressantes du catalogue, soulignons également la référence aux propos du philosophe américain Matthiew B. Crawford, publiés dans son essai sur le sens et la valeur du travail manuel *L'éloge du carburateur*. Ce philosophe de l'économie, devenu mécanicien de moto, apporte une dimension encore plus politique au sujet. Il tente de revaloriser le travail manuel, « plus intéressant intellectuellement », et critique le fait que les travailleurs ne comprennent plus ce qu'ils font : « Crawford cherche à remettre sur les rails le sens perdu du travail (bien fait) face à une approche techniciste qui a voulu, au XX[e] siècle, arracher la pensée au faire. »

C'est ce qui est à l'œuvre dans *Fait main / Hand Made* : les dimensions historique et critique de ces approches d'artistes chez qui les techniques artisanales, la répétition, la création d'objets, le travail fait main, sont au cœur du processus.

Nathalie Côté

Musée national des beaux-arts du Québec
179, Grande Allée Ouest
Québec (Québec)
Canada G1R 2H1
www.mnbaq.org

Il limite della simbiosi

Anthony di Furia

En 2014, le compositeur italien Anthony di Furia a été accueilli en résidence à La chambre blanche, centre d'artistes voué à l'expérimentation des pratiques en arts visuels et en arts numériques à Québec, pour travailler sur son projet audio interactif *Au-delà de l'atome humain*, dans le cadre d'un programme d'échange avec Rad'Art (San Romano), centre dédié à la recherche en arts contemporains et performatifs. Il s'agissait pour Anthony di Furia de transformer le signal de la voix humaine en l'insérant dans un système atomique tout en travaillant les ondes mentales pour finalement pouvoir déplacer le son en fonction du mouvement devant l'ordinateur. Ce disque ne semble pas faire directement référence à cet intéressant travail, mais la volonté est semblable : réunir des éléments – captés dans les deux villes – apparemment dissemblables dans le but de mettre en évidence ce qu'ils ont en commun.

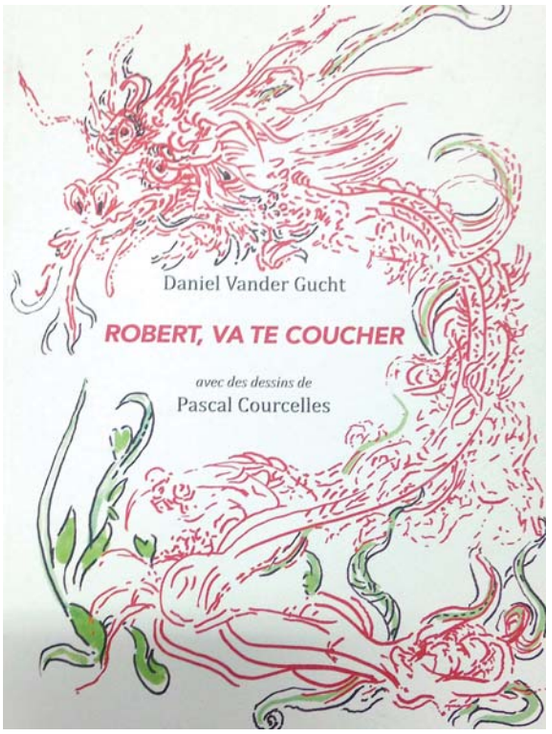
Pour Anthony di Furia, il s'agit de « partager un paysage sonore » – entre Québec et San Romano – et « d'être à l'écoute à la fois de la diversité et des similitudes afin de se reconnaître l'un dans l'autre ». En effet, les neuf pièces qui composent ce disque contemplatif sont regroupées en trois diptyques, ou un triptyque, où les ambiances se mélangent subtilement dans leurs particularités locales comme dans leur universalité, tantôt naturalistes (le son de l'eau dans « Timbres de l'eau » et « Introspection aquatique »), tantôt plus urbaines ou hybrides (les moteurs d'avion mixés aux sifflements d'oiseaux dans « Malléabilité sonore-Rencontre »).

Progressivement – l'ensemble apparaît comme une éloge à la lenteur, nous permettant, après quelques écoutes approfondies, de décélérer les détails afin de mieux entrer dans l'organicité de ces matières soniques –, des traitements électroniques, et quelques rares fragments de paroles locales, se superposent aux « enregistrements de terrain » – le *field recording* issu de l'écologie sonore est devenu, depuis quelques années, un genre en soi diversifié, avec des esthétiques plus ou moins pures ou hybrides, dans le champ des arts sonores –, et la dernière plage est – très justement – sous-titrée « Symbiose ».

On imagine ces *soundscapes* dépasser les limites non pas de cette symbiose toujours reculée, comme le souligne le titre de cet album, mais de la stéréophonie, pour qu'on puisse encore mieux voyager dans un espace transaudioculturel où les éléments se fusionnent pour re-venir à l'équilibre essentiel.

Philippe Franck

CD
La chambre blanche
/ Rad'Art-Associazione Artéco
www.chambreblanche.qc.ca
www.rad-art.org



Robert, va te coucher

Daniel Vander Gucht
Dessins de Pascal Courcelles

On connaissait Daniel Vander Gucht, éditeur (La Lettre volée, Bruxelles), estimé sociologue de la culture, essayiste engagé. On le découvre ici poète et parolier de chansons qui restent à composer. À l'origine de ce projet hors cadre : la tentative de l'auteur de combattre des insomnies vacancières en imaginant des rimes avec, pour principal compagnon, le dictionnaire *Robert* installé sur son ordinateur.

Le quatrain d'octosyllabes qui ouvre ce petit recueil joyeusement malicieux nous le confirme : « Le faune emballe le funambule qui dévale tel un somnambule minotaure du soleil le labyrinthe du sommeil ». La manière stylistique nous transporte étrangement dans un autre temps, où l'on croise les fantômes souriants et délirants de Vian, de Queneau ou encore de Gainsbourg et son avatar Gainsbarre, qui titillent l'amante MD (« Durastaquouère pour rasta queer, ne me revient d'*India Song* que ces effluves durs à jouir, reflux retenus du fleuve qui cogne », extrait de « Durasse ce que dure la Marguerite ») pour mieux revenir rocker notre *contempourien* (« Putain Poutine c'est vachement bien », ou Arno cognant Vladimir, « Fusillé pour les samples », ou Robert alias Daniel se laissant séduire par les « *playlists addicts* d'hymnes ados » et autres « *mashups* synchros *flashmobs* de phasmes », avant d'appeler à l'aide pour se tirer de ce « Guetta plan »).

Ce grand écart – maîtrisé – entre des rimes façon « Tchao pantin, mon petit quinquin » et des *songs* inspirées par « une muse amusée » qui balancent leurs références pour leur rendre un jovial mais modeste hommage (« Lauriers d'Orphée mon probe hobby mes vers de mirliton n'épatent ni Léo Nino ni Ferrat, je ne suis pas à Lapointe Bobby ») nous invite, derrière une apparence nonchalante, à un jeu de cache-cache dans lequel un « Robert peut en cacher un autre ».

Les 26 illustrations du plasticien complice Pascal Courcelles, où, là aussi, de grands maîtres défunts comme Picasso, Miro et Cocteau sont convoqués pour constituer un univers aux couleurs vives, dialoguent parfaitement avec ces mots, mettant ainsi en images dansantes une « musique qui n'en a pas l'air », qui se lit comme on réécoute une bonne vieille compile pop énergisante qui zapperait toute seule entre les plages.

Philippe Franck

Éditions La Lettre volée,
collection Poiesis, NaDa
ISBN 978-2-87317-454-5
www.lettrevolee.com